1901 AVRIL II N° 56

LE THÉATRE

DIRECTION ET RÉDACTION : 24, Boulevard des Capucines.

PUBLICITÉ : C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire 19, Boulevard Montmartre.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an. 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an 44 fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an. 52 fr.

ABONNEMENT ET VENTE : Librairie du FIGARO, 26, rue Drouot.

Cliché Boyer.

BOUFFES-PARISIENS. — *LES TRAVAUX D'HERCULE*. — Mlle DIÉTERLE. Rôle d'*Omphale*

LE VÉRASCOPE

OU JUMELLE STÉRÉOSCOPIQUE

Breveté S. G. D. G.

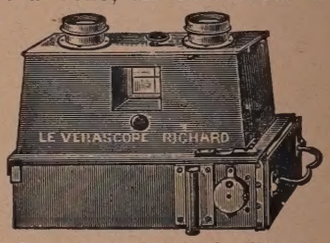
Donne L'IMAGE VRAIE Garantie SUPERPOSABLE avec la NATURE comme GRANDEUR et comme RELIEF

C'est le Document absolu enregistré

Quelques personnes croient pouvoir comparer le VÉRASCOPE aux autres Jumelles ou petits appareils photographiques. — C'est une grave erreur : le VÉRASCOPE, sous son petit volume, donne des images plus grandes que tous les autres appareils à main, quel qu'en soit le format ; il n'est donc nullement utile d'avoir un appareil volumineux et lourd.

Avoir un appareil photographique très commode, très portatif et très solide, permettant de se dissimuler facilement par sa petitesse, de viser dans tous les sens, même discrètement sur le côté, de saisir au vol les magnifiques paysages, les scènes de toute nature que l'on trouve en voyageant ou au bord de la mer, de réduire le bagage au minimum pour pouvoir emporter une grande quantité de plaques qui sont les munitions du magasin à répétition, c'est-à-dire le changement rapide : le **VÉRASCOPE** donne non seulement tout cela, mais il a l'apparence d'une élégante jumelle de théâtre. Tout en métal, il ne pèse, tout chargé de ses 12 plaques stéréoscopiques ou 24 simples, que 980 grammes.

Un pied télescopique à rotule et à cône, un obturateur à poire et un viseur clair entièrement redresseur permettent de faire la pose avec la rapidité que l'on veut.



Envoi franco de la notice illustrée

VOIR DANS LES

SALONS DU VÉRASCOPE

3, Rue LAFAYETTE (près l'Opéra)

Le Modèle 1900 : Plus de volet à tirer, fermeture de sûreté empêchant tout voile. Deux objectifs Zeiss anastigmats, deux viseurs clairs dont l'un entièrement redresseur, l'autre direct avec œilleton, compteur automatique, niveau d'eau, déclenchement à la poire, vitesse variable, etc.

Prix du Modèle 1900 complet : 500 fr.

LE TAXIPHOTE

BREVETÉ S. G. D. G.

STÉRÉOSCOPE CLASSEUR, DISTRIBUTEUR AUTOMATIQUE. — SÉCURITÉ ABSOLUE DES DIAPOSITIFS

Ce stéréoscope, contenant 300 vues, a sensiblement les dimensions du modèle dit américain de 50 vues. En appuyant sur un levier, les diapositifs placés dans une boîte classeur se présentent devant les oculaires et se succèdent sans que le classement puisse jamais être modifié et il est facile de ne faire monter devant les oculaires que la plaque désirée sans toucher aux autres. En appuyant sur une seconde manette, située à gauche, on cache les photographies et l'on fait apparaître l'inscription écrite à l'encre ordinaire sur la bande blanche qui sépare les deux images stéréoscopiques.

PRIX du TAXIPHOTE avec cadran et aiguille permettant de choisir instantanément le numéro de la rainure des boîtes, d'aller en avant et en arrière et de faire monter la plaque sans toucher aux autres : 250 francs

CONES D'AGRANDISSEMENT *donnant des épreuves 12×12, 18×18, 24×24, 30×30*
Modèle spécial *pour agrandir les épreuves du Vérascope au format normal de projections 8 1/2×10.*

AGRANDISSEMENTS DE 1m 10 DE COTÉ, 729 FOIS L'ÉPREUVE DIRECTE DU VÉRASCOPE

LAMPE AU MAGNESIUM *sans liquide (brevetée S. G. D. G.) et magnésium sans fumée donnant la valeur des tons.*

JULES RICHARD, Ingénieur-Constructeur, Chevalier de la Légion d'Honneur, Inventeur de la **Jumelle Stéréoscopique**

Fondateur et Successeur de la Maison RICHARD FRÈRES, 25, Rue Mélingue (Anc. Imp. Fessart), **Paris** (XIXe)

Récompenses à l'Exposition universelle de 1900 : 3 GRANDS PRIX, 3 MÉDAILLES D'OR

Agent général pour la Belgique : 26, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES

LE THÉATRE

N° 56 Avril 1901 (II)

Cliché Reutlinger.

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE-COMIQUE. — **Pour être aimée.** — Mlle Léonie YAHNE (rôle de *Nialka*)

LA QUINZAINE THÉATRALE, par M. Henry Fouquier.
EDMOND GOT, de la Comédie-Française, par M. Henri de Curzon.
« *LES AMANTS DE SAZY* », *au Gymnase dramatique*, par M. Pierre Wolff.
« *POUR ÊTRE AIMÉE* », *à l'Athénée-Comique*, par M. Adolphe Aderer.
« *LES TRAVAUX D'HERCULE* », *aux Bouffes-Parisiens*, par M. Romain Coolus.

HORS TEXTE EN COULEURS

MADEMOISELLE ANDRÉE MÉGARD. — (Galerie du Théâtre).
MADEMOISELLE MARGUERITE UGALDE. — (Galerie du Théâtre).

LA QUINZAINE THÉATRALE

J'ai peu de place aujourd'hui pour parler des œuvres nouvelles, qui sont nombreuses et, pour quelques-unes, fort importantes. Il est vrai que, sur celles-ci, nous reviendrons. On m'excusera si j'en parle peu longuement, pour pouvoir parler de toutes. Tout d'abord, il faut signaler, aux Variétés, la comédie de M. Capus: *la Veine*. Le public lui a fait un accueil triomphal, tout justement, je crois, et j'en suis ravi, parce que cette comédie est simple. Elle ne doit le grand succès qu'elle a obtenu ni à la complication des incidents, ni aux surprises de la mise en scène. Il lui est venu seulement de l'intérêt, de la délicatesse des sentiments exprimés, de l'observation juste des caractères et de leur expression tantôt émue, le plus souvent fine et spirituelle. Depuis longtemps on constatait — et je n'étais pas le dernier à le faire ici même — que le goût du public, très troublé par une critique qui s'est faite acerbe et négative, était incertain et irrésolu. Le succès de *la Veine* est une indication de ce goût et, sans trop forcer les mots, on peut peut-être dire que ce succès aura la valeur d'une évolution du théâtre.

La Veine est la simple histoire d'un homme, un peu paresseux, un peu égoïste, mais pas méchant, qui soutient cette thèse optimiste que chaque homme a son heure de veine, dont il faut seulement savoir profiter. Et, de fait, il arrive à la fortune et au bonheur sans se donner beaucoup de mal. Il est vrai qu'il a la sagesse de voir que le plus grand bonheur qui puisse arriver à un homme, c'est d'être aimé par une femme bonne, fût-elle dans des conditions un peu anormales au regard de nos habitudes et de lier sa vie à la sienne. Cette solution n'arrive pas, d'ailleurs, sans quelques difficultés. La plus essentielle vient de l'amour d'une autre femme ou, du moins, de la recherche que fait de notre héros cette femme ambitieuse, vieille courtisane enrichie qui veut rentrer dans la société par le mariage et y jouer un rôle par l'empire qu'elle essaye de prendre sur un homme politique, dont elle fera la marionnette de son esprit d'intrigue. Le piège est déjoué, grâce surtout à un couple charmant d'irréguliers, qui sont, sous leur apparence légère, les meilleures gens du monde. Mais cette esquisse est insuffisante, je le sais, pour dire une comédie pleine d'observations délicates, de scènes de psychologie délicieusement vraie. Elle est jouée par MM. Guitry et Brasseur, pour les deux premiers rôles. Ils y sont supérieurs. Les autres rôles d'hommes sont tenus par MM. Guy, Prince, Simon, etc. Trois femmes paraissent dans la pièce, trio vraiment parfait. C'est Madame Granier qui, pour tout dire d'un mot, a retrouvé son succès d'*Amants;* Madame Lender, qui a composé son personnage avec un grand art, et Mademoiselle Lavallière, qui a été délicieuse et qui, à tout ce que la nature lui a donné d'instincts heureux, ajoute aujourd'hui une vive intelligence de la comédie.

Avec une telle interprétation, il n'est pas un mérite de la comédie de M. Capus qui nous échappe : et, on l'a dit déjà, ayant eu le talent de faire une bonne pièce, il a eu la « veine » de la voir jouer de pareille sorte.

Les qualités d'observation et un art d'exposition des idées qui a encore le mérite de rester simple, sont les qualités maîtresses de la comédie de M. Vanderem, *la Pente douce*, qu'on a donnée au Vaudeville. Quoique souvent gaie et traitée d'une main légère, la thèse de l'œuvre ne va pas sans avoir quelque amertume, représentant la vie sous un aspect, hélas! trop réel. Imaginez deux êtres qui s'aiment. Ils sont dans des conditions telles qu'ils ne peuvent suivre l'inclination de leurs cœurs sans quelque vilenie. Ils veulent donc, d'abord, que leur amour reste pur. Puis, quand ils s'aperçoivent du danger que la passion fait courir à leur héroïque résolution de vertu, ils veulent se séparer, s'éloigner à jamais. Mais la tendresse de leurs cœurs recule devant l'éternel adieu. Les circonstances, le monde se font les complices de « la pente douce » qui les entraîne et les fait glisser vers cette chose, peu douce en soi, l'adultère et le ménage à trois, avec son cortège ordinaire de compromissions, de mensonges et de jalousies. Cette aventure du cœur nous est racontée de façon excellente, avec des scènes dont deux ou trois sont de haute et parfaite comédie. La pièce, qui a réussi, est très bien jouée. Je cite seulement Madame Réjane et M. Huguenet, encore qu'il faudrait en nommer d'autres.

Au titre de l'œuvre qu'a donnée le théâtre Sarah-Bernhardt : *Ménage moderne*, et au nom de l'auteur qui l'a signée : M. Guiches, on pourrait croire qu'il s'agit encore d'une étude de psychologie. On se tromperait. M. Guiches, qui a été mieux inspiré parfois, a tourné à la farce la peinture d'un ménage « fin de siècle », comme on commence à ne plus dire, pour avoir abusé de l'expression. Je considère, en effet, comme du domaine de la farce l'aventure d'un père qui marie sa fille en permettant à son gendre de garder sa maîtresse, lui faisant croire que sa fille consent à ce marché. Et c'est encore dans l'ordre excessif que se passent les événements qui découlent de ce postulat extraordinaire. En effet, la femme, s'apercevant du rôle qu'on lui faisait jouer, se fâche et exile son mari de sa chambre : sur quoi, celui-ci ne trouve rien de mieux que de partir pour Monte-Carlo, en se faisant accompagner par six femmes empruntées à une brasserie voisine. De jolis détails et quelques mots piquants ne pallient pas assez la pauvreté d'un tel sujet.

Je ne puis plus que mentionner : *Sacré Léonce!* de M. Wolff, au Palais-Royal, vaudeville de coupe assez classique, mais bien mené et avec de jolies inventions de détail, que Madame Cheirel joue supérieurement, avec MM. Boisselot, Lamy, Lagrange et Gorby; et, enfin, *le Capitaine Thérèse*, de MM. Bisson et Planquette — pour la musique, — qui est aussi une grande opérette de forme classique, bien conduite et non sans agrément.

HENRY FOUQUIER.

Cliché Mairet. M. EDMOND GOT DANS SA LOGE AU THÉATRE-FRANÇAIS

EDMOND GOT, de la Comédie-Française

Ce n'est pas en quelques lignes que l'on peut dire ce que fut Got, comme homme, comme artiste, comme caractère, et la place qu'il tint dans le monde du théâtre et sur notre première scène, pendant son demi-siècle de carrière. L'étude en serait extrêmement intéressante, et quelqu'un se trouvera sans doute pour l'entreprendre. Car, non seulement l'homme était un original et attachant sujet d'étude, mais l'artiste, par sa valeur intellectuelle, ses dons et ses goûts littéraires, ses relations avec quelques-uns des maîtres de l'époque, et sa réelle influence, enfin par la longueur extraordinaire de son glorieux décanat, — c'est toute l'histoire de la Comédie-Française pendant cinquante ans, qu'il résume et qu'il faut étudier avec lui.

Je voudrais essayer de le caractériser au moins dans l'essence et la supériorité de son talent, dans quelques-unes de ses créations, dans le souvenir impérissable qu'elles ont laissé et qu'il faut garder. Aussi bien connaît-on suffisamment les principaux traits de sa vie, et ces anecdotes pittoresques contées toutes vives dès la nouvelle de sa mort, le 20 mars, témoignages précieux de la force de son caractère ou de la finesse de son esprit, de l'élévation de ses conceptions artistiques ou de sa droiture si honorable en plus d'un cas, de sa sûreté d'amitié, jamais banale avec ses dehors un peu rudes, de sa conversation toujours si informée, si pleine de choses. On sait qu'il naquit à Paris (rue de Miromesnil), le 1er octobre 1822, mais passa son enfance près de Saint-Servan ; que, de retour au lycée pour achever ses classes, il eut des succès au grand concours ; qu'il passa ensuite plusieurs années dans la classe de Provost, au Conservatoire, mais ne débuta à la Comédie-Française qu'après une année de service militaire qui le conduisit jusqu'en Afrique et le renvoya non sans blessure.

C'est le 1er juillet 1844 qu'il débuta sur cette scène qu'il ne devait plus quitter que le 1er juillet 1894. Voilà qui nous reporte loin, et il faut quelque effort rétrospectif pour imaginer, à ses premiers pas de jeune lauréat, celui que nous appelions depuis si longtemps « le père Got ». Eh bien, tout de suite, ce comédien qui, si peut-être il n'avait guère le *don*, possédait à coup sûr *l'esprit* du théâtre, affirma aux yeux des connaisseurs une personnalité, une volonté, une pensée enfin, qui dénotaient l'artiste créateur et restèrent comme sa marque jusqu'au bout de sa carrière entière. Il avait paru dans *les Héritiers* et *les Précieuses ridicules*, et Hippolyte Rolle avait dépeint le débutant dans ces lignes caractéristiques que M. J. Claretie a si bien fait de tirer de l'oubli le jour où la Comédie fêta le cinquantenaire de son doyen : « Il voit les idées derrière les mots et s'efforce de donner aux mots la couleur des idées. Pour tout dire, M. Edmond Got est évidemment un comédien littéraire, espèce de plus en plus rare et dont il est bon de recueillir la graine quand par hasard on la retrouve. »

Un fait presque incroyable, devenu légendaire, devait, sans tarder, confirmer ce pronostic qu'on pouvait tout attendre de

Got. C'est, en 1848, la création de l'Abbé dans *Il ne faut jurer de rien*. Musset l'avait compris fantoche burlesque d'un monde de rêve. Got en voulut faire et en fit, de haute lutte, un personnage en chair et en os, naïf et plaisant mais point grotesque, et, — effet naturel et comme inconscient de la justesse de cette conception, — les autres rôles en prirent à leur tour une consistance, une sincérité inattendues de l'auteur même de cette exquise fantaisie.

Telle fut la première victoire de ce champion du *réalisme*. Car là étaient bien sa marque et son originalité. Tout grand talent est composé de qualités et de mérites, les unes issues des dons naturels et du tempérament, et achevées par le travail, les autres dus à l'intelligence, à l'étude, au raisonnement. En tête des *qualités* supérieures de Got, il fallait compter, par exemple, son extraordinaire souplesse à entrer dans la peau des personnages les plus divers, les plus dissemblables, en imprimant cependant chacun d'un caractère original.

Mais son grand *mérite*, celui qui restera surtout attaché à son souvenir, parce qu'il lui est propre et qu'il a fait école, c'est ce réalisme, cette passion, ce besoin du naturel. L'idée lui vint de bonne heure que, tout en demeurant fidèle aux traditions, à cet ensemble délicat et subtil de façons de dire et de façons d'agir qui est l'héritage de la Comédie-Française, il pouvait être juste et profitable d'y introduire un peu plus de vie actuelle et quotidienne, de colorer la vérité scénique d'une plus forte dose de vérité réelle et vécue. Par exemple, un personnage peut être étudié non seulement tel que l'auteur l'a conçu par rapport aux autres personnages, mais tel qu'il serait dans la vie courante. Conception féconde et originale, dont Got obtint plus d'une fois des résultats inattendus.

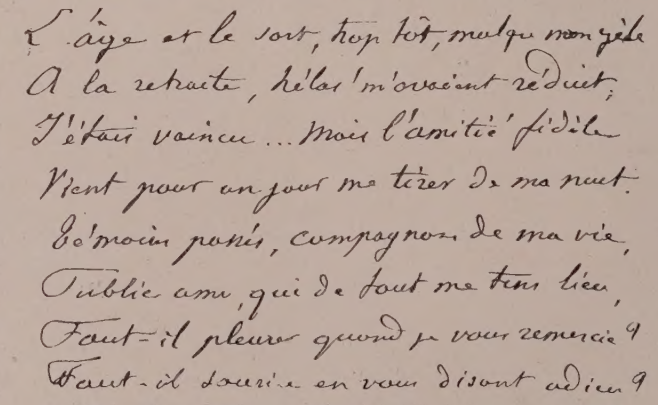
Que fit-il d'autre, en effet, quand il donna l'essor et la vogue la plus incroyable à ce *Duc Job*, qui demeurera à jamais la preuve qu'un comédien peut sauver une mauvaise pièce et même davantage? Ceux qui le voyaient de près, à tout instant, avançaient même que la solution existait à peine entre le comédien et l'homme, qu'il vivait tellement son personnage de la scène qu'il le *continuait* à la ville, et que la gaieté expansive ou le scepticisme maussade que ses amis s'étonnaient parfois de voir se succéder en lui d'un jour à l'autre étaient autant de répercussions de rôles.

C'est qu'il les travaillait formidablement, ses rôles. Un peu trop parfois, trouvait-on. Du moins n'a-t-on jamais pu dire que cette recherche nuisît à sa verve naturelle, à sa fantaisie, à son audace. Quand il leur laissait libre carrière, il *savait pourquoi*, voilà tout. « Artiste, non d'inspiration, mais de préméditation, Got présente un phénomène très curieux et très rare (écrivait La Rounat), c'est la réunion d'une haute raison et d'une incroyable fantaisie. » C'est ce côté-là qui semble l'emporter dans les débuts de sa longue carrière : ils sont semés de rôles gais et expansifs, et il paraît qu'il déployait une verve tout à fait brillante au service des Mascarille, des Scapin, des Crispin et des Figaro. « Il est leste (disait un autre critique), il est naturel, il est réjouissant, il est aimable, il est aisé. Aisé! quel plus bel éloge en faire? »

Nous ne l'avons pas connu dans ces rôles-là, mais il en conserva plus d'un, que ses élèves et ses émules suivaient avidement : Sganarelle du *Médecin*, Trissotin, l'Intimé, Arnolphe de *l'École des Femmes*, Cliton du *Menteur*, Mercure d'*Amphitryon*, Dubois des *Fausses Confidences*, un maître rôle (repris encore en 1892), et Patelin de *la Vraie Farce de Patelin* (1872), qui restera un de ses types ineffaçables. Quant aux reprises modernes, dans quel rôle fut-il plus populaire, pour la génération actuelle, que ce *Poirier* monumental et si authentiquement bourgeois et « libéral » ? Et ne sut-il pas, même après Régnier, surprendre dans Noël de *la Joie fait peur*, dans *Jean Baudry*, dans *le Supplice d'une Femme*, ou dans ce truculent Annibal de *l'Aventurière*, qu'il ne garda pas assez ?

Mais la vraie galerie est celle des créations de Got, commencée avec le fameux Abbé, puis Tibia des *Caprices de Marianne*, puis les rôles d'Augier, et cette longue « collaboration » que le maître reconnaissait si flatteusement dans sa dernière dédicace : « Nous avons parcouru la carrière bras dessus, bras dessous, nous prêtant un appui mutuel. » Tel, l'illustre Giboyer des *Effrontés* (1861), figure inoubliable du bohème cynique mais spirituel, reparu dans *le Fils de Giboyer;* puis *Maître Guérin*, au relief inouï, et Bernard des *Fourchambault*, pour finir (1878). Et quels contrastes! Et Francisque des *Jeunes Gens*, et Troppa de *Souvent Homme varie*, et tant d'autres dans *la Fiammina*, *l'Honneur et l'Argent*, *Moi ! Henriette Maréchal*, *le Fils* (Mauvergnat, une création achevée), *Lions et Renards* (le répugnant Sainte-Agathe), *Maurice de Saxe* (l'exquis Favart), et ce *Mercadet*, dont la composition sobre est encore un des souvenirs inoubliables de ce grand réaliste littéraire.

Mais le reb David de *l'Ami Fritz* n'est-il pas aussi bien à part, et comme légendaire (1876) ? Vraiment, où Got fut-il supérieur ? Est-ce dans cette dernière série où le pathétique ou la colère, le dévouement ou l'honneur, parlent plus haut que le rire ? *Les Rantzau* (Jean), *Denise* (Brissot), l'admirable Legoëz du *Flibustier*, ou encore ce Triboulet du *Roi s'amuse*, qu'il était curieux d'essayer, ou ce Mathis du *Juif Polonais*, rendu avec tant de puissance ? Comme il avait raison de se garder toujours comme sa vraie réserve les étapes glorieuses de sa carrière : l'Abbé lui rappelait ses premiers succès (1848) ; Giboyer, Guérin, Mercadet le reportaient à ses triomphes de la quarantaine ; Noël, Poirier, le reb David, à son avènement au décanat ; Brissot et Legoëz marquaient sa robuste vieillesse (1888). Mais il faut brouiller tout cela si l'on veut le bien connaître, car il a été tout cela jusqu'au bout, comme il est resté toujours l'homme de tête, l'artiste lettré et inventif qui fut l'honneur de la Comédie-Française.


L'âge et le sort, trop tôt, malgré mon zèle
A la retraite, hélas! m'avaient réduit;
J'étais vaincu... Mais l'amitié fidèle
Vient pour un jour me tirer de ma nuit.
Bé'moin passés, compagnons de ma vie,
Public ami, qui de tout me tins lieu,
Faut-il pleurer quand je vous remercie?
Faut-il sourire en vous disant adieu?

« Vers insérés par Got dans une scène de *la Fille de l'Avare*, jouée par lui avec Bouffé, à la représentation d'adieux de celui-ci, en 1878. »
« *Autographe communiqué par M. Maurice Haquette, petit-fils de Bouffé.* »

On n'ignore pas qu'il en avait été aussi le sauveur, pendant la tourmente de 1871, à Paris comme à Londres. La patience et le courage qu'il lui fallut, ses aventures à travers la Commune, sa dignité d'allure, sont encore dans toutes les mémoires. Aussi sembla-t-il tout naturel de le voir, en 1873, doyen de ses camarades. Personne ne s'étonna non plus, professeur hors de pair comme il était, quand, le premier pendant l'exercice de sa profession, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, en 1881. Mais ceux qui y applaudirent le plus chaudement n'étaient peut-être pas ses élèves ordinaires, mais plutôt ceux qu'il avait aussi à l'École Normale supérieure. La fonction nouvelle et si honorable qu'il remplit là quelques années ne fut pas une des moindres joies de sa carrière. Jamais il ne remporta succès plus raffinés, plus sympathiques, et plus reconnaissants. Jamais il ne fut plus *lui-même*, c'est-à-dire encore et toujours le « comédien littéraire » de 1844.

HENRI DE CURZON.

Photographie inédite communiquée par M. Maurice Haquette.

GOT, DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Dans son Jardin du Hameau Boulainvilliers, à Passy

Photo Studio.

M. ROMAIN COOLUS CHEZ LUI

GYMNASE DRAMATIQUE

Les Amants de Sazy

COMÉDIE EN TROIS ACTES, DE M. ROMAIN COOLUS

On appelait jadis le théâtre du Gymnase le théâtre de « Madame » parce qu'on y pouvait probablement conduire des jeunes filles. Le vice était puni, la vertu récompensée, on se mariait à minuit moins dix et le public — plus facile alors — s'en allait content. Aujourd'hui tout est changé ! Les jeunes filles lisent les comptes rendus, mais ne vont plus au théâtre. Les vieux moules sont cassés, l'opérette se meurt, les vaudevilles agonisent et la masse évite les bureaux de location lorsqu'elle sait que l'œuvre est à l'eau de rose, que les personnages sont de pure invention et qu'ils n'ont aucun caractère. C'est le progrès.

M. R. Coolus n'est pas de l'ancienne école. C'est un jeune, très jeune, qualité rare aujourd'hui. Après avoir débuté par *l'Enfant malade*, qui est une manière de chef-d'œuvre, il nous donna *Lysiane*, qui fut représentée à la Renaissance sous la direction Sarah Bernhardt. Ce n'était pas une bonne pièce, ce n'était pas une mauvaise pièce, c'était du Coolus inférieur. Avec *les Amants de Sazy*, M. Coolus nous a montré un Coolus que nous ne connaissions ni les uns, ni les autres ! un Coolus alerte, vivant, nerveux, gai, pétillant de malice, auteur dramatique jusqu'au bout des ongles ! Son dialogue est d'un naturel exquis ! les mots vont, viennent et ne se choquent que pour faire jaillir des étincelles. Ah ! quelle adresse il a dû déployer ! que de ruses ! pour que la situation des *Amants de Sazy* ne nous parût pas pénible !

Le sujet des *Amants de Sazy* n'a pas traîné partout. Ce n'est pas du déjà vu. Il ne s'agit pas — Dieu soit loué ! — d'un mari qui trompe sa femme ou d'une femme qui se venge parce qu'elle a été trompée. L'idée est simple, ingénieuse, osée, — mais réussie — nouvelle et très commencement de siècle. Les personnages sont solidement plantés, savent ce qu'ils font, ce qu'ils veulent et ce qu'ils disent. Point de tirades ! pas de mots plaqués ! Lorsqu'un personnage sort de scène, il ne s'écrie pas subitement : « *Veuillez m'excuser... mais je suis obligé de vous quitter, ayant de nombreuses courses à terminer* » ou bien encore : « *Sapristi ! il est trois heures, je me sauve.* » Pas la moindre ficelle, pas le moindre coup de théâtre.

Il faut savoir gré à M. Coolus de nous avoir montré

« *autre chose* ». La tâche était rude, hardie et dangereuse, mais,

A vaincre sans péril...

Voici l'histoire :

Santierne avait une grosse fortune. Il fréquentait les cercles, il fréquentait Sazy. Le baccara lui prenait ses journées, Sazy lui prenait ses nuits ; la dame de pique, la dame de cœur... c'en était trop : il se ruina ! Que devenir lorsqu'il ne vous reste pour tout potage que 17 fr. 50 ? — Que faire ? — Comment vivre ? — Les portes se referment, les amis sont rares lorsque le gousset est vide ! Ils vous disent bonjour de loin : bonjour, cher... et traversent en courant. — Que faire ? — Bah ! allons demander conseil à Sazy. Il y a trois ans que je ne l'ai vue, c'est une femme vraiment femme, une femme de ressources, une bonne fille... oui, c'est cela, elle m'aidera à me tirer d'affaire.

Sazy, la blonde Sazy, commence par éclater de rire au récit des infortunes de ce cher Santierne ! — Tu en es là, mon pauvre vieux !... et de montrer ses dents, et de se tordre encore ! C'est si parisien ! Mais le cœur est si bon, Santierne a été le premier — peut-être, c'est déjà loin ! — Elle l'a même aimé ! Mais oui pour tout de bon ! — Est-ce bien certain ? — Oh ! oui ! — Elle n'en est pas très sûre — qu'importe ! — cher Riquet ! quelle dégringolade ! Ses vêtements ne reluisent pas encore, mais le pli du pantalon est passé ! Ce n'est plus le beau Santierne ! c'est un Santierne pour dames pauvres ! — Peux-tu, veux-tu travailler ? s'écrie Sazy, cette bonne Sazy qui doit se coucher au petit jour et qui doit se lever quand la nuit vient ! — Travailler !... moi, travailler ! fait Santierne en souriant tristement !... Je ne serais même pas capable d'être journaliste !

Alors une idée enfantine, une idée de gosse, mais une idée charmante traverse le cerveau de Sazy ! — Sois mon intendant, mon secrétaire ! tu dirigeras la maison, tu veilleras au grain, tu auras l'œil sur tout, tu me feras même la lecture, tu recevras les invités... et, heureux homme, tu dîneras de temps en temps avec ta Sazy quand elle sera seule. Par exemple, tu seras discret, pas gênant et tu oublieras le passé surtout !

Oublier le passé ! c'est facile à dire ! Elle est si jolie cette Sazy ! si délicieusement femme ! L'embrasser c'est cueillir des pêches ! Enfin !

« Tu hésites, Riquet ? Vingt louis par mois ? »

Eh ! oui, parbleu ! il hésite... pour la forme. Ce n'est pas un héros ! Il a 17 fr. 50 dans sa poche !

« Ça y est alors ?

— Ça y est.

— Tu seras mon « homme de compagnie. »

Que de talent il a fallu pour écrire cette scène ! Elle a passé comme une lettre à la poste ! Un bijou, véritable bijou, ciselé par une main de maître.

Et voilà notre Santierne installé, casé. Gêné ? Pas le moins du monde. Parbleu, il mange parfois la consigne ! Il tutoie un brin, un baiser par-ci, une caresse par-là... Mettez-vous à sa place. Et la comédie commence, les personnages défilent. Voici d'abord des Bornettes, l'amant qui attend, qui espère, qui soupire, qui fait les courses C'est le clubman imbécile, prétentieux

Cliché Larcher.

SAZY (Mlle A. Mégard) — FANNY TALLOIRE (Mlle Dorziat) — SANTIERNE (M. Gémier)

ACTE Ier

et qu'on met dehors lorsqu'on en a assez. Voici Gorgeron, l'ami sérieux, l'officier payeur, le millionnaire ! Un vieux malin, très doux, très bon, qui se doute de tout, mais qui se tait et qui regarde ce qui se passe autour de lui en philosophe. Voici celui qu'on cache, le dernier, le petit jeune, qu'on aime tant, mais tant, qu'on ne le montre à personne : l'amant de cœur.

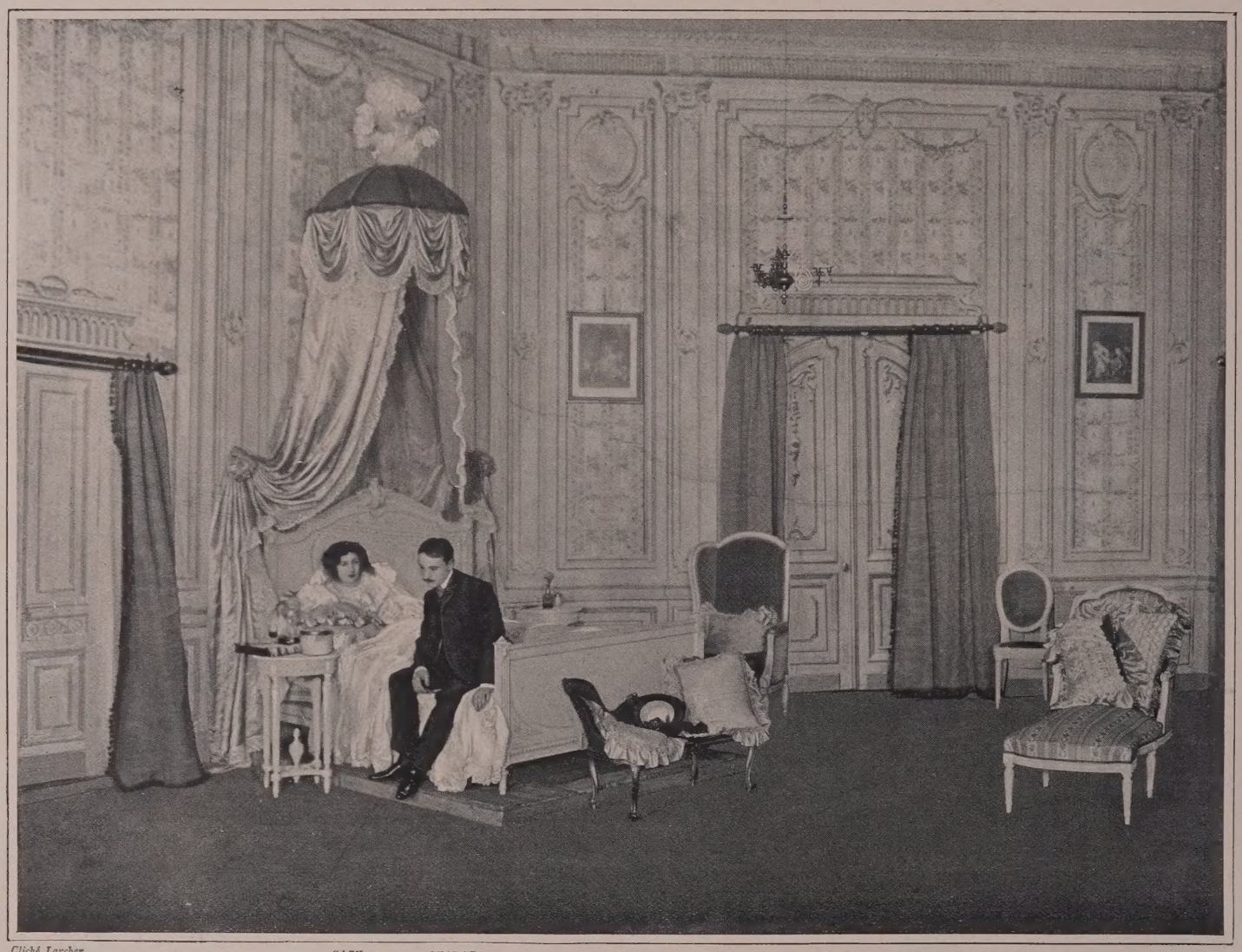
N'allez pas croire que Sazy perde la tête ! Rien ne l'étonne, rien ne la tracasse, rien ne la trouble, elle sait diriger sa barque sans l'aide de personne. Des Bornettes prend-il trop de place ? Allez, en route, en Angleterre ! Il ira chercher un pensionnat pour Jack, petit frère de Sazy, à la grande joie de Madame Salanzy, vieille anglaise, mère rigoriste, sévère, et qui méprise

sa fille Sazy! Pouah!... Cependant elle sait tendre la main quand c'est de l'argent qu'on lui offre.

Ah! la jolie exposition! Rapide, fine, intéressante, sans un mot en trop. La salle était ravie!

Le deuxième acte vaudra-t-il le premier? disait-on dans les couloirs. Impossible! Un acte pareil empêche les autres de réussir!... Erreur. Le deux eut le même sort, la partie était gagnée.

Nous sommes toujours chez Sazy. Elle est au lit... (allez voir Mademoiselle Mégard dans son lit, je vous assure que ça vaut le voyage) elle a la migraine, elle est lasse, paresseuse un peu. Bah! les amis connaissent ce lit, ce meuble, sa fortune. Elle recevra donc et restera couchée. Le premier qui arrive, c'est des Bornettes — le voyageur. Il est content de lui, il a trouvé le pensionnat et a même payé d'avance. Jack, furieux, refuse de partir, injurie ce des Bornettes qui s'est mêlé de ce qui ne le regardait pas. Tête de des Bornettes! Mais Sazy fait sortir tout le monde. C'est le « caprice », le « béguin », qui fait demander si on peut le recevoir. Si elle peut! Qu'il entre vite, le chérubin! Mais il ne lui saute pas au cou... il a des ennuis...



Cliché Larcher.

SAZY (Mlle A. Mégard) GEORGES (M. Lamothe)

ACTE II

il a besoin d'une centaine de mille francs... sans cela son affaire d'automobiles est dans le lac.

C'est Gorgeron qui commanditera « l'Enfant ». Gorgeron est là pour payer, c'est son rôle.

En attendant, Santierne s'est incrusté dans la maison. Il est devenu nécessaire. Gorgeron lui-même ne peut plus se passer de lui. Des Bornettes le consulte, Jack l'adore, il lui apprend si bien ses leçons! Quant à Sazy, elle laisse aller les choses. Trop, sans doute. Riquet a remarqué Manette, la femme de chambre de Sazy, mais quelle femme de chambre! Jolie à croquer, un Grévin!

Ordinairement les femmes dans le genre de Sazy ne les choisissent pas si alléchantes! Cela m'a étonné.

L'intrigue de Santierne avec Manette amène la crise. Sazy a tout deviné, tout vu. Peu à peu la jalousie la gagne. Grande scène de reproches entre Santierne et Sazy. Il faut qu'il quitte la maison au plus tôt! Elle en a assez! Elle est écœurée! Riquet en prend vraiment trop à son aise! Faire la cour — et plus encore — à Manette, quelle honte! Oh! oui, il faut qu'il s'en aille. Gorgeron n'est pas de cet avis, le caractère de Santierne lui plaît de plus en plus. Jack, lui, pleure à chaudes larmes. Quitter son cher petit Riquet! Ne plus voir Riquet, jamais! Il supplie sa sœur, s'attache à ses jupes!

Point n'était besoin de supplier. Sazy est « l'éternelle amoureuse! » L'amour revient des deux parts. Santierne ne sera plus l'homme de compagnie... mais il viendra tous les jours, tous les soirs, tant qu'elle voudra.

Ces sortes de pièces sont difficiles à conter. Les conter, c'est

Photo Studio.

Mlle ANDRÉE MÉGARD

Cliché Larcher.

SAZY (Mlle A. Mégard) — GORGERON (M. Noizeux) — SANTIERNE (M. Gémier)

ACTE III

les déflorer un peu. Aller voir Sazy, c'est vouloir y retourner. Que de jolis coins pris sur le vif, que de jolis détails, quelle jolie langue théâtrale! M. Coolus n'a jamais fait mieux. Que M. Coolus garde cette note, puisqu'il l'a trouvée. C'est du « Marivaux » 1901.

Le nom de l'auteur a été acclamé le soir de la première. Pour ma part j'en ai été ravi. Je connais fort peu M. Coolus, j'étais donc très à mon aise pour lui dire toute ma pensée. C'est la première fois qu'il m'est permis de juger un confrère. *Les Amants de Sazy* étant une pièce de choix, il m'a été facile de l'analyser — peut-être bien mal — très sincèrement en tout cas. *Les Amants de Sazy* ont été joués dans la perfection. Le directeur du Gymnase, un jeune, un courageux, un chercheur, n'a reculé, suivant l'expression consacrée, devant aucun sacrifice. Citons en première ligne Mademoiselle Mégard. Mademoiselle Mégard a fait de gros progrès. Je ne l'avais guère aimée dans *Georgette Lemeunier*, de Donnay. Elle était raide et sèche. Dans *les Amants de Sazy* elle a été tout simplement charmante. Sa démarche — celle d'un cygne, a dit Catulle Mendès — l'a servie à souhait. On ne peut pas être plus nature, au lit, qu'elle n'a été. M. Gémier, dans le rôle de Santierne, a été un peu grave. Il aurait dû être plus léger, plus gai... quoique décavé. Il a trop de talent pour qu'on ne puisse pas lui faire cette critique. M. Fréda!, dans des Bornettes, a été comique au possible. Mademoiselle Ryter — Manette — délicieuse; Madame Samary tout à fait bien; la jeune de Bray — Jack — tout à fait gentille; quant à M. Noizeux — Gorgeron — il a été parfait.

Et maintenant que M. Coolus nous en fasse une autre.

PIERRE WOLFF.

Photo Studio.

M. GÉMIER

Cliché Lorcher.

SERGIUS (M. Séverin) — PLUCHARD (M. Ferrand) — MALGINE (Mlle M. Alex) — PAUL (M. Stacquet) — RIOTOR SAROS-PATAK (M. Hirch)

ACTE Ier

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE

Pour être aimée

COMÉDIE FANTAISISTE EN TROIS ACTES, DE MM. XANROF ET MICHEL CARRÉ

Il était une fois un petit roi et une petite reine, âgés tous deux de vingt ans, qui, s'ennuyant dans leur royaume de Stamanie, — la Stamanie est un de ces pays qu'on ne trouverait pas sur les cartes des géographes, mais que les littérateurs placent volontiers vers les rives du Danube pour y situer leurs fantaisies, — arrivent dans la seule ville où des souverains puissent s'amuser ou se distraire librement, à Paris.

Le jeune roi répond au nom de Sergius, et c'est Nialka qu'on appelle la jeune reine. Il est bien gentil, le couple royal. Comme ces deux amoureux doivent s'aimer !... au point que les affaires de l'État en souffrent certainement et que les ministres, non surveillés, sont, sans nul doute, les maîtres absolus et irresponsables. Pas du tout. Il se peut que les deux jeunes mariés s'aiment au fond — leur union ne date que d'un mois — mais, dès les premiers jours, une sorte de malentendu s'est élevée entre eux. Le mari s'est montré trop entreprenant, trop brusque, trop impatient, tandis que la jeune femme restait timide et réservée à l'excès. Et plus le mari insistait, plus la femme se dérobait : naturellement. Chaque jour augmente le désaccord : désaccord qu'a produit une semblable gaucherie, se traduisant par des gestes absolument différents. Mais alors, ce petit ménage va-t-il se disloquer ? Aurons-nous un nouveau scandale de cour ?

Telle est la situation du couple royal au moment où il s'installe à Paris, au Splendide Hôtel. Il y avait été précédé par un chambellan et une dame d'honneur, leurs seuls compagnons de voyage. Riotor Saros-Patak, le grand chambellan, est l'homme de confiance du jeune roi, comme il le fut du feu roi son père. Il a le plus grand souci de l'étiquette et il s'acquitte, avec un tact parfait, des missions délicates. La dame d'honneur ou d'atours, qu'on appelle Malgine, a, de son côté, la confiance de la reine, qu'elle semble mériter. Malgine n'a qu'une faiblesse : elle adore Riotor Saros-Patak, qui ne s'aperçoit pas de l'incendie qu'il a allumé dans le cœur de la dame d'honneur.

Une dame demande à offrir ses services : Madame Babylone, somnambule, devineresse, « hermétique ». Malgine la reçoit

LÉA DUMIEN (Mlle M. Dalbe) — EDMÉE RIOAR (Mlle C. Gauthier) — DES VENELLES (M. Renoux) — MINA D'HARVILLE (Mlle Breton) — P. POIRIER (M. Lauras) — MICHONETTE (Mlle Ardy) — LIONEL RIEUSE (Mlle S. Raphaelle) — LESTERAC (M. Violette) — Dr COUPEREL (M. Bullier) — CHRÉTIEN DES GRANGES (M. Tréville) — NIALKA (Mlle L. Yahne) — MARIETTE DE MAI (Mlle Villeroy) — PLEURANGE (Mlle L. Bignon) — BAUDURET (M. Ed. Fournier) — CARLE PERERA (Mlle de Los Rios)

POUR ÊTRE AIMÉE. — ACTE II

Cliché Lorcher. CARLE PERERA (Mlle de Los Rios) LIONEL RIEUSE (Mlle Raphaëlle) FLEURANGE (Mlle Bigoon) MINA (Mlle Breton) Dr COUPEREL (M. Bullier) Mme BABYLONE (Mme Leriche) NIALKA (Mlle L. Yahne) CHRÉTIEN DES GRANGES (M. Tréville) MARIETTE DE MAI (Mlle Villeroy) EDMÉE RIGAR (Mlle Gauthier) LÉA DUMIEN (Mlle Dalbe) MICHONETTE (Mlle Ardy)

ACTE II

avec empressement. Comment une femme, demande-t-elle aussitôt, peut-elle se faire aimer d'un homme qui la dédaigne? On ignore, paraît-il, en Stamanie, les jolis vers d'Hugo :

Comment, disaient-ils,
Avec nos nacelles
Fuir les alguazils ?
— Ramez, disaient-elles.

Comment, disaient-ils,
Oublier querelles
Misère et périls ?
— Dormez, disaient-elles,

Comment, disaient-ils,
Enchanter les belles
Sans philtres subtils ?
— Aimez, disaient-elles.

Aimer! c'est bientôt dit. Il faut aussi savoir aimer. Il y a « la manière », comme dit M. Henri Lavedan.

Madame Babylone conseille à Malgine les moyens généralement recommandés : prenez un objet qui ait touché votre corps et glissez-le dans la poche du dédaigneux. Et, dès lors, nous verrons la pauvre Malgine fourrer dans les poches de Riotor Saros-Patak des bas de soie, des mouchoirs, des fausses nattes, dont le grand chambellan s'étonnera.

Cliché P. Nadar. Mme BABYLONE (Mme A. Leriche) MALGINE (Mlle M. Alex)

Si Madame Babylone n'était qu'une devineresse, somnambule, hermétique, il est permis de penser que sa science magique n'aurait que de médiocres effets. C'est aussi une femme d'expérience ; comme l'on dit, elle « la connaît dans les coins ». Aussi, lorsque la jeune reine la consulte à son tour sur son cas, et que, désolée, elle lui dévoile ses craintes de n'être jamais aimée par son mari, la « vieille », comme on l'appelle, la rassure. Elle connaît, à Paris, une jeune femme, très accueillante, qui a toujours auprès d'elle une cour d'hommes empressés. Celle-là dira à la reine comment on retient, comment on garde un indifférent. Nialka se décide à suivre Madame Babylone chez son amie.

Pendant ce temps, le roi, qui a comparé, dans son esprit, les résistances de sa femme aux souvenirs inoubliables que lui a laissés, dans un séjour précédemment fait à Paris, sa liaison avec une jolie demi-mondaine, la célèbre Fleurange, renonce à vaincre la froideur de Nialka. Il retournera chez son ancienne maîtresse : la main gauche lui

Cliché P. Nadar. FLEURANGE (Mlle L. Bignon) SERGIUS (M. Severin

POUR ÊTRE AIMÉE

(ACTE II)

donnera ce que la main droite lui refuse. Au besoin même, il emmènera Fleurange dans son royaume et il l'y installera comme grande favorite : ainsi faisaient Louis XIV et Louis XV. Il va chez Fleurange... j'allais dire chez Métella, la Métella que, dans *la Vie Parisienne* de Meilhac et Halévy, le baron de Gondremark visite, sur la recommandation de son ami Frascata.

Cliché P. Nadar. RIOTOR SAROS-PATAK (M. Hirch)

Ainsi, dès le premier soir de leur arrivée à Paris, le roi et la reine de Stamanie font chacun, et à l'insu l'un de l'autre, leur escapade. La reine va demander une consultation amoureuse à une personne dont on lui a signalé les connaissances expertes en la matière; le roi court à une conversation également amoureuse, qu'il semble pressé d'engager.

* * *

Vous avez deviné certainement que la doctoresse-consultante et la maîtresse non oubliée ne font qu'une seule et même personne, qui est Fleurange. Fort jolie, en effet, la célèbre Fleurange. Ce n'est pas une simple « grue ». Elle reçoit des littérateurs, des artistes, des financiers, des journalistes, voire des académiciens : elle a un salon « éminemment parisien ». On y tâche d'avoir de l'esprit ; on fait des mots, ironiques ou cruels; on disserte sur l'amour; on « psychologue ».

Une remarque est à faire ici. Il est curieux de voir combien il est difficile, au théâtre, de vivifier une scène qui comporte de nombreux personnages. Il semblerait que, plus on est de fous, plus on doit rire; que, plus il y aura de répliques s'entre-croisant, se choquant, se répondant, plus la conversation sera « vive et animée », comme disait Henry Mürger. Pas du tout. Est-ce parce que les mots s'éparpillent, se brisent sur la rampe avant de passer par-dessus, n'arrivent pas assez vite du tac au tac? Le fait est que ces scènes en quelque sorte cinématographiques qui veulent nous représenter des « tranches » de la vie mondaine sont généralement froides et lentes. M. Maurice Donnay, dans l'*Éducation de Prince*, n'avait pas échappé au péril. Les auteurs de *Pour être aimée* ne m'en voudront pas de constater qu'ils n'y ont pas mieux réussi, malgré tout l'esprit qu'ils ont prodigué.

Nialka, amenée incognito par Madame Babylone, arrive dans ce milieu nouveau pour elle. Un peu émue tout d'abord, surprise des questions légèrement indiscrètes qui ne lui sont pas ménagées, elle s'isole dans un coin avec Fleurange et elle lui fait part de ses chagrins. Comment doit-elle s'y prendre pour être aimée de son mari ? Fleurange, flattée de la confiance qui lui est témoignée et de l'hommage rendu à sa science de l'amour, donne avec abondance la consultation demandée : « Ma chère enfant, ma chère amie, vous avez un mari un peu impatient. Cela se conçoit. Mais vous êtes aussi par trop pudique. Lorsqu'il vient près de vous, ne reculez point, ne vous hérissez pas. Laissez-le faire. Il sera moins brusque si vous êtes moins timide. Aussi bien, il ne vous fera rien de désagréable. Et, au surplus, ne vous contentez pas d'être docile. Soyez accueillante, avenante, engageante même. » Nialka écoute la leçon et promet de la suivre ponctuellement. Elle retourne, pour un instant, auprès des autres amies de Fleurange.

On a annoncé à celle-ci une autre visite, très imprévue, et qu'elle ne veut point manquer, celle de Sergius. Le jeune roi n'y va pas par quatre chemins. Il propose à son ancienne maîtresse de l'emmener

Cliché Laveler. SERGIUS (M. Séverin) . NIALKA (Mlle L. Yahne)
ACTE III

tout de suite, le soir même, en Stamanie : on s'arrêtera, sans doute, un instant au Splendide Hôtel. Fleurange s'étonne de cette impatience. Tout d'abord, elle ne veut pas quitter Paris. De plus, si le roi l'installait comme favorite auprès de lui, que dirait la Stamanie, que penserait l'Europe? Et Fleurange veut savoir pourquoi Sergius, qui vient de se marier, est déjà las du bonheur conjugal. Sergius raconte, à son tour, son histoire. Nouvelle consultation de Fleurange : « Tu t'es montré trop brusque; trop brutal. Sois moins égoïste. Aie de la douceur, de la patience. Ménage les transitions. Les transitions... voilà qui est essentiel! » Sergius remercie Fleurange de ses conseils précieux. Il s'en va..... comme il était venu.

Après son départ, et lorsque Nialka a quitté aussi ses salons, Fleurange a la satisfaction d'apprendre qu'elle a reçu un instant chez elle non pas seulement un roi, — ce qui est vraisemblable, — mais une reine, — ce qui doit arriver moins souvent.

Voilà donc, de nouveau, les deux époux en présence. Comment vont-ils mettre à profit la leçon qui leur a été donnée? Comment joueront-ils le rôle qu'on leur a enseigné? Tout d'abord avec une exagération marquée.

Cliché P. Nadar. SERGIUS (M. Séverin)

C'est, selon la loi du théâtre, le mari qui est maintenant trop timide, et Nialka a trop d'audace. Nialka avance à l'excès et Sergius recule trop. Étonnement des deux parts, questions, explication. Le roi apprend la démarche quelque peu imprudente et risquée faite par Nialka. Mais, puisqu'elle a réussi, il n'a pas le courage de la gronder et il lui pardonne dans un baiser. L'accord est obtenu, accord parfait.

Le roi et la reine repartiront immédiatement pour la Stamanie, où, désormais, ils seront heureux et s'aimeront tendrement. Tout de même, ce bonheur ils le doivent à Madame Babylone et à Mademoiselle Fleurange, deux personnalités « bien parisiennes ».

* * *

Les auteurs, MM. Léon Xanrof et Michel Carré, ont intitulé leur ouvrage comédie fantaisiste. Le titre, non encore vu, est assez bien

Cliché Larcher.

RIOTOR SAROS-PATAK (M. Hirch) — MALGINE (Mlle Alex) — Mme BABYLONE (Mme Leriche) — NIALKA (Mlle L. Yahne) — SERGIUS (M. Séverin)

ACTE III

imaginé. Ce sont, en effet, de fort jolies scènes de comédie que celles qui mettent en présence, au premier et au troisième acte, le mari et la femme, le roi et la reine. D'autre part, certains personnages, comme l'intendant, la dame d'atours, sont de pure fantaisie, presque d'opérette. Le tout forme un ensemble des plus agréables. En vérité, *Pour être aimée*, c'est un conte aimable, avec des coins de vérité humaine, qui se laisse écouter sans un moment d'ennui, et qui, par instants, donne un plaisir extrême.

Très bien montée, comme toujours à l'Athénée, — M. Abel Deval, le directeur, doit être félicité le premier, — la « comédie fantaisiste » est aussi très bien jouée.

Cliché Larcher.

NIALKA (Mlle L. Yahne) — SERGIUS (M. Séverin)

ACTE III

Mademoiselle Yahne est exquise dans le personnage de Nialka, et M. Séverin se montre distingué et élégant dans celui de Sergius. Les deux caricatures de Riotor et Malgine sont dessinées avec beaucoup de tact et d'esprit par M. Hirch et Mademoiselle Marthe Alex. Très amusante aussi, Madame Leriche, dans le rôle de la somnambule hermétique.

Des rôles à côté sont tenus, comme il convient, par MM. Tréville, Fournier, Bullier, Violette. Je m'en voudrais d'oublier Mademoiselle Louise Bignon (Fleurange), toujours jolie et charmante : des femmes agréables l'entourent, Mesdames J. Raphaëlle, Ardy, de Los Rios, d'Albe, Gauthier, J'en passe certainement encore...et des meilleures.

ADOLPHE ADERER.

Cliché P. Nadar.

Mlle MARGUERITE UGALDE

Cliché Boyer.
Mlle DIÉTERLE

BOUFFES-PARISIENS

Les Travaux d'Hercule

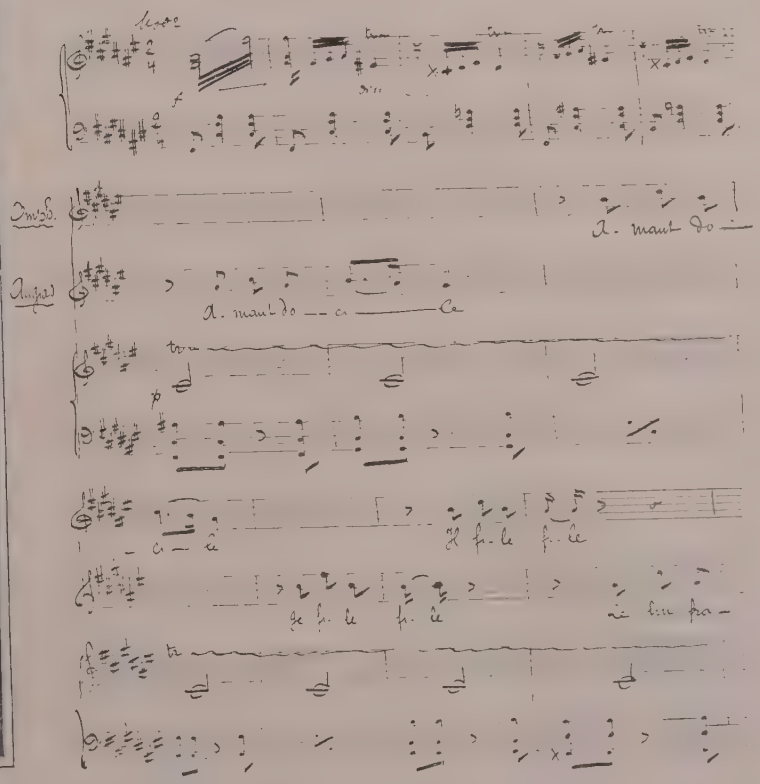
OPÉRA-BOUFFE EN TROIS ACTES, DE MM. G.-A. DE CAILLAVET ET ROBERT DE FLERS

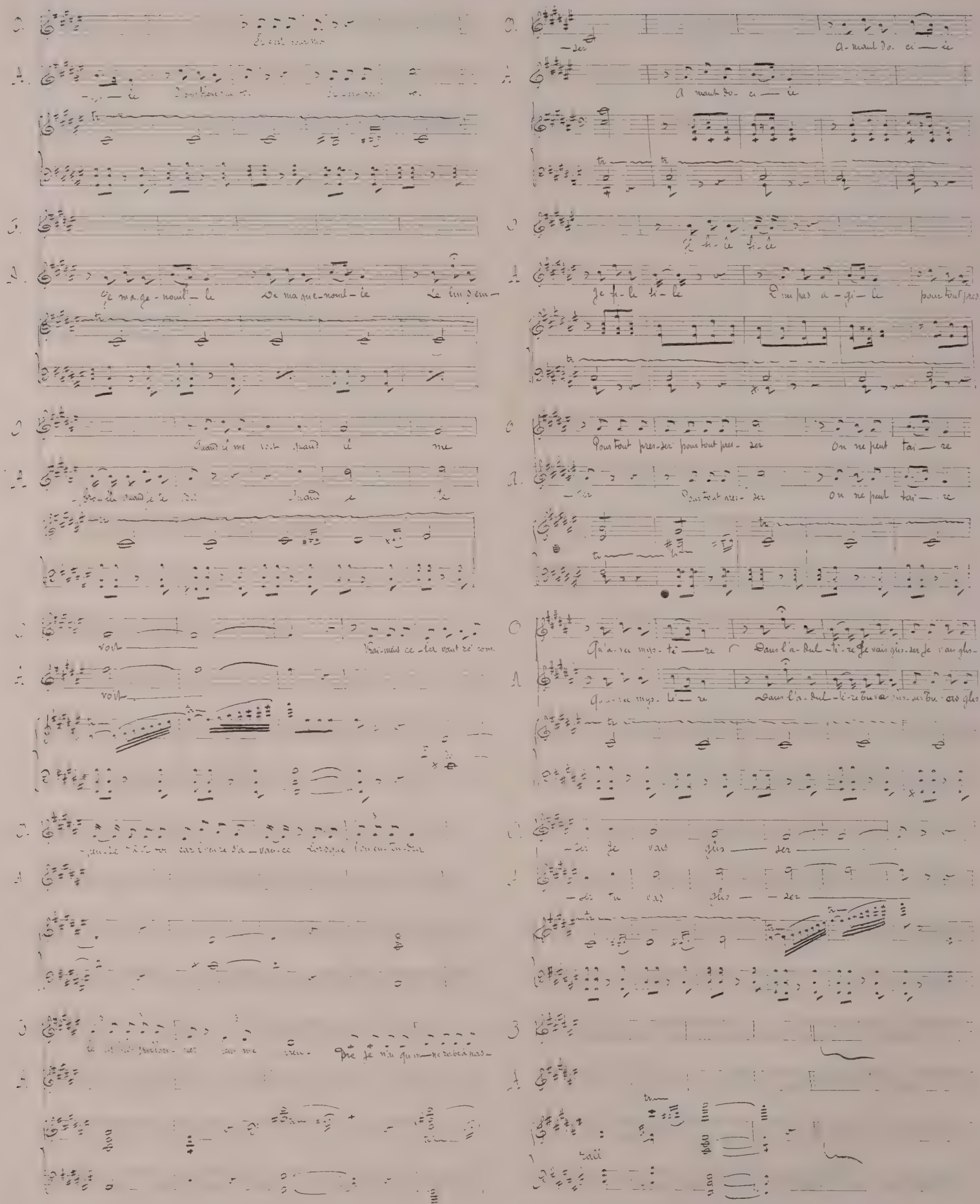
MUSIQUE DE M. CLAUDE TERRASSE

Cliché Larcher. OMPHALE (Mlle Diéterle) AUGIAS (M. Colas)
ACTE II

DUO DU ROUET

Chanté par Mademoiselle Diéterle et M. Colas





Publié avec l'autorisation de la Société Nouvelle d'Éditions Musicales (ancien fonds Paul Dupont), 6, rue Favart, Paris

Cliché Boyer.

LES TRAVAUX D'HERCULE

Omphale — Mlle Diéterle

Cliché Lorcher. ERICHTONA (Mlle L. Demoulin) OPORA (Mme de Behr) OMPHALE (Mlle Diéterle) HERCULE (M. Tarride) AMPHITHEUS (M. E. René) AUGIAS (M. Colas) HANNON (M. G. Durand) XANTHIAS (M. Kerny) *Décor de MM. Moisson & Cie.*

ACTE Ier

Un opéra-bouffe! Enfin! Y avait-il assez longtemps qu'on nous le faisait espérer, l'opéra-bouffe renouvelé, modernisé, artistique! On avait beau innover dans la comédie, le drame, le mélodrame, l'opérette toujours aussi fastidieuse, enfantine ou graveleuse continuait à fredonner ses équivoques mazurkas et ses valses lentes à longs sous-entendus. Il semblait que jusqu'à la consommation des siècles nous dussions subir des mariages fantasmagoriques dans des Hongries illusoires et des enlèvements à travestis dans des Balkans de carême.

Un beau jour, on annonça aux Bouffes-Parisiens une direction nouvelle, la direction Tarride, avec, dans son directorial portefeuille, un véritable opéra-bouffe, *les Travaux d'Hercule*. Cette nouvelle fut accueillie avec des pæans allègres. Enfin nous allions voir renaître de ses cendres glorieuses l'opéra-bouffe où s'étaient complu les loisirs de nos pères, l'opéra-bouffe d'Offenbach et d'Hervé, que les faiseurs récents de musique légère, trop modestes ou trop conscients de leur insuffisance, avaient cru devoir répudier et renvoyer aux légendes grecques! Enfin, un jeune compositeur se risquait, à la suite de deux librettistes aventureux et fringants, dans les chemins désertés et devenus dangereux de la grande fantaisie burlesque.

Photo Studio.

M. G.-A. DE CAILLAVET M. TERRASSE M. R. DE FLERS

Il était juste vraiment que le succès vînt récompenser ce trio de vaillants; on sait qu'ils n'eurent pas à se plaindre. L'accueil le plus chaleureux fut fait à cette délicieuse déformation d'une des légendes les mieux accréditées d'autrefois et l'on a fêté comme elles le méritaient les trouvailles musicales dont abonde la partition du jeune maëstro Claude Terrasse. Les auteurs des *Travaux d'Hercule* ont remis en faveur une forme d'art dont les attentions lassées s'étaient détournées; ils ont diverti et charmé un public parisien avec des inventions légères ou profondes qui toutes relèvent de la divine Fantaisie. Qu'ils soient donc les bienvenus et plaise aux dieux d'autrefois, aux dieux légers de l'Hellade, aux dieux charmants des époques de violette et de laurier-rose, que leur audace soit contagieuse!

* * *

L'idée première des *Travaux d'Hercule* est des plus ingénieuses. MM. G. de Caillavet et R. de Flers ont imaginé un Hercule en qui le courage, la bravoure, l'intrépidité ne sourdent point avec une véhémence de jet terrifiante, mais qui, tout au contraire, a des dispositions extraordinaires pour « se défiler ». En un mot, combien expressif! le divin Hercule a « la flemme ». C'est un auguste paquet, mais un paquet tout de même, une chiffe olympienne, mais une chiffe incontestable. Il a du muscle, parbleu! et ses biceps le long de ses bras, jupitériens d'origine, font des torsades fort honorables; oui, mais voilà: il n'a aucun plaisir à faire travailler ce muscle magnifique. Pour le moment, Hercule est l'idole des Tyriens qu'il éblouit de son prestige. Ses désirs sont des ordres:

ses avis sont des lois. Il a la faveur du peuple ; il est le héros national. La vérité sur Hercule, deux personnes la savent, pourtant, mais ont la délicatesse de ne pas la répandre. C'est Omphale et Palémon, la femme légitime d'Hercule et son serviteur, qui se trouve être en même temps son demi-frère, par suite d'une fantaisie supplémentaire de l'impulsif Jupin. Omphale soupire ; son prestigieux mari est le plus décevant des époux ; sous prétexte d'entraînement progressif et rationnel, Hercule se tient sur une réserve fort outrageante pour la blonde et romanesque petite femme. Et nul ne s'avise de venir offrir à la délaissée des consolations extra-conjugales ; car — le prestige, toujours le prestige ! — les « jolis blonds » tyriens ne se soucient pas d'avoir une affaire avec le formidable Hercule. Et tout est pour le mieux dans le meilleur des ménages héroïques et dans la plus complaisante des cités enthousiastes jusqu'au jour fatal — ah ! combien ! — de l'arrivée d'Augias. Augias, sportsman étranger, aux écuries fameuses, vient de s'établir à Tyr. C'est un homme de bon sens, pourvu de poings énergiques. Il se demande sur quels exploits est fondée l'extraordinaire renommée d'Hercule et se répond avec tranquillité qu'il n'a encore accompli aucun des travaux mirifiques que les prédictions bénévoles lui dédient. Alors ? Augias veut entrer au cercle de Tyr ; la mauvaise volonté systématique d'Hercule contre les étrangers — suspects *a priori*, puisque étrangers — l'en empêche. Augias furieux cherche Hercule pour avoir avec lui une explication. Ici, les auteurs ont été inspirés de la façon la plus heureuse et la plus réjouissante. Dans une scène excellente et diverse, ils nous font assister à l'entrevue orageuse d'Hercule et d'Augias. Augias, qui est un solide gaillard, bien en voix, bien en muscles, dit à Hercule son fait avec une liberté pleine de verdeur. On s'attend à voir bondir sous l'insulte le héros national ; hélas ! il se contente de réponses évasives et de menaces éventuelles ; il ne met quelque énergie virile que dans ses refus de rencontre singulière avec le vil étranger ; d'abord il n'a pas le droit de se battre, il est trop fort. Pour le décider, Augias qui a deviné la couardise congénitale du Héros, le bafoue publiquement, le persifle, le décore de tous les noms d'oiseaux et, finalement, à la stupeur terrifiée ou à la terreur stupéfiée du chœur antique, lui assène une gifle maîtresse, une gifle énorme, magistrale, tonnante. Hercule, avec une bonhomie charmante, constate son cas, le trouve fâcheux et le regrette pour Augias dont les responsabilités s'aggravent de minute en minute ; car, quelques instants auparavant, Hercule l'avait surpris occupé agréablement — trop — à embrasser dans le cou la ravissante Omphale, dont cet intrus a l'audace d'être fort épris. Toutes ces insultes vont finir par coûter cher à Augias, un prix fou ; et c'est ce que lui annonce, en dansant une pyrrhique menaçante, le fils de Jupiter et d'Alcmène. Augias hausse les épaules et sort tranquillement, magnifique de scepticisme.

Cliché Larcher. HERCULE (M. Tarride) AUGIAS (M. Colas) OMPHALE (Mlle Diéterle)
ACTE Ier

Au second acte, qui se passe le lendemain, nous sommes dans les jardins d'Hercule, à l'heure crépusculaire. Le Héros n'a encore rien fait de ce qu'il avait annoncé ; il a passé toute la journée allongé sur son lit à couver son héroïque « flemme ». Malheureusement pour lui, l'instant approche où son prestige de héros va peut-être subir une atteinte irréparable.

En attendant, son prestige de mari est fort compromis. Augias, très épris de la radieuse Omphale et, par-dessus le

Cliché Larcher. MOUSSARION Mlle Le Bouché — PALÉMON (M. V. Henry) — HERCULE (M. Tarride) — AMPHITHEUS (M. E. René) — ERICHTONA (Mlle L. Demoulin) — ORPHÉE (M. Riche) — Décor de MM. Moisson & Cie. OPORA (Mme de Behr)

ACTE II

marché, ravi de jouer au grotesque Hercule un tour de sa façon, décide dans un duo enflammé et charmant l'épouse légendaire à « filer » avec lui. Elle y consent et, pour que leur fuite ne soit troublée en rien, elle force Augias à s'affubler de la peau de lion et à s'emparer de la massue carnavalesque qui constituent les « instruments de travail » d'Hercule.

Cependant le soir tombe et le fils de Jupiter se trouve fort empêché ; il est « moins cinq » qu'il ne soit définitivement reconnu pour le moins efficace des demi-dieux et le plus pleutre des héros. Il se lamente ; il s'adresse poliment, puis vertement à son illustre papa Jupiter « qui le laisse dans une mélasse amère » ; il va être conspué par la populace quand... le miracle espéré se produit. Les cages de sa ménagerie saharienne ont été ouvertes par un poète délirant ; les fauves du désert font un vacarme de tous les diables et bondissent dans les jardins, la gueule pâmée ; des malheurs sont imminents ; Hercule s'enferme héroïquement dans sa chambre. Tout à coup, des acclamations, des hourrahs, des hip! hip! enthousiastes le forcent à descendre. Un chœur formidable le salue et l'exalte. Grâce au héros, les monstres africains ont mordu la poussière.

Phot. Strauss. PALÉMON (M. V. Henry)

La vérité, d'une simplicité délicieuse, est qu'Augias, fuyant avec Omphale, a dû se frayer un passage à coups de matraque et qu'il a opportunément abattu une demi-douzaine de fauves déchaînés. La peau de lion, la massue et surtout la présence d'Omphale à ses glorieux côtés, l'ont fait prendre pour Hercule et c'est ainsi que le héros se trouve bénéficier d'une aventure dont le mari, décemment, ne saurait se réjouir. O joyeuse relativité des choses ! Hercule, convaincu de sa conjugale infortune, s'en consolerait volontiers avec quelques bonnes siestes, mais l'ère des exploits est ouverte — bien malgré lui — et il doit les continuer; telle lui dicte sa conduite le bien gênant enthousiasme populaire.

Et le voilà, sans conviction, lancé à la poursuite d'Augias et d'Omphale. Or, miracle de la prédestination, Augias ne peut faire un pas sans rencontrer les curieux cas tératologiques dont il avait été prédit qu'Hercule purgerait la terre. Ce sont successivement les oiseaux du Stymphale, le géant Antée, la biche aux pieds d'airain, les dragons des Hespérides, etc., etc... Augias accomplit, la massue haute, cette jolie série d'exploits sans se douter qu'en raison de son accoutrement herculéen toute la gloire en est indû-

ment, attribuée à Hercule qui le suit à quelques verstes. Augias fait la besogne héroïque ; Hercule, accompagné de son fidèle Palémon, cueille les lauriers, récolte les palmes, se gave aux festins, vide les coupes d'honneur et vole d'apothéose volée en apothéose volée ; mais ce n'en est pas moins lui seul qui a le « succès » total.

« Le succès », tout est là ! Dans une scène très neuve et d'une qualité vraiment rare, la toute mignonne Omphale ne se gêne pas pour le faire comprendre à ce nigaud d'Augias. Qu'est-ce qui a le succès ? Hercule, n'est-ce pas ? C'est dire que déjà l'âme de la petite femme lui revient et, en effet, elle finit par « balancer » le héros sans prestige pour le charlatan prestigieux.

Augias, qui fait contre mauvaise fortune mauvais cœur, veut se venger de l'ingrate et perfide Omphale. Mais le malheureux belluaire, qui décidément n'a pas la main, trouve moyen de venir déclarer que c'est lui et non pas Hercule *qui a tout fait*, juste au moment où la police tyrienne allait arrêter le grand homme pour le krach épouvantable et l'immense escroquerie « des colonnes d'Hercule ». Augias est coffré à sa place et il irait vraisemblablement moisir sur la paille humide des cachots, si, magnanime, Hercule ne le sauvait à la dernière minute, l'obligeant, lui aussi, ô imprévu ! à crier avec tout le monde : « Vive Hercule ! »

Cliché Lavcher. OMPHALE (Mlle Diéterle) HERCULE (M. Tarride)
ACTE II

C'est la moralité de ce conte aussi plein de sens que d'heureuses folies et qui retrouve d'une façon fort détournée et buissonnière la philosophie de *l'Ennemi du Peuple* d'Ibsen, l'une des plus hautes conceptions dramatiques de ce temps. L'ennemi du peuple, c'est celui qui a raison contre le peuple et qui accepte de rester seul de son avis, malgré les huées et les pierres ; mais, presque toujours, l'ennemi du peuple s'amende et peu à peu lui devient complaisant ; il compose, il pactise, il se désavoue soi-même et consent à avoir tort avec tout le monde plutôt que d'avoir glorieusement et dangereusement raison tout seul. Et c'est l'ironique et pessimiste conclusion des librettistes qui, sans paraître y toucher, sont de profonds psychologues et des moralistes terriblement avisés, mais de si belle humeur et de si joyeuse verve qu'on feint de ne pas saisir toute la portée de leur satire.

Il est vrai que le musicien auquel ils se sont adressés ne laisse pas au spectateur le temps de la réflexion. Claude Terrasse a la première des qualités qu'on est en droit d'attendre, bien plus que l'on exige, de l'ambitieux compositeur qui tente l'aventure « bouffe », à savoir : le mouvement. Avec lui, ça ne traîne pas ; les chœurs marchent, courent, galopent ; c'est irrésistible et tous ses *finales* rappellent par leur verve endiablée et leur merveilleux mouvement les époques héroïques

Décor de MM. Moisson & Cie.

Cliché Lavcher. PALÉMON (M. V. Henry) AUGIAS (M. Colas) OMPHALE (Mlle Diéterle) ORPHÉE (M. Riche) HERCULE (M. Tarride) LYSIUS (M. Raiter) ERICHTONA (Mlle L. Demoulin) GLYCINE (Mlle Darnley) PAMPHILÉ (Mlle Mancel) HANNON (M. Durand)

ACTE III

des grandes *offenbacchanales*, si l'on nous permet cette expression un peu hardie.

Mais la vraie originalité de Terrasse n'est pas là et c'est une qualité bien autrement précieuse qui nous paraît le caractériser et justifier notre confiance en son avenir dramatique : il a le don de l'invention rythmique ; il trouve des rythmes nouveaux, d'une cocasserie, d'un imprévu burlesque, d'une fantaisie bouffonne incomparables—et inédits. Il n'est pas de compositeur actuel qui possède au même degré ce sens du comique mélodique et cette spontanéité d'imagination.

Cliché Larcher. OMPHALE (Mlle Diéterle) ACTE Ier

Mais nous serions ingrats de ne pas reconnaître l'importante part qu'ont eue dans ce gros succès les remarquables interprètes de MM. de Caillavet, de Flers et C. Terrasse. A toute diva tout honneur. Citons en tête la ravissante et si ravie d'être ravie Omphale, Mademoiselle Diéterle, l'exquise transfuge des Variétés, en qui ce rôle a consacré l'étoile future de l'opéra-bouffe; elle y a été aussi parfaite chanteuse qu'habile comédienne. A côté d'elle, son royal, olympien et formidable époux, Tarride, a été fêté. Tarride ne se contente pas d'être un des tout premiers comédiens de ce temps (rappelez-vous *l'Enchantement*), il lui plaît encore de s'affirmer l'un de nos meilleurs fantaisistes et il n'a qu'à le vouloir pour exceller dans un rôle bouffe. Enfin Victor Henry, en Palémon, a remporté un succès personnel très vif ; il a été exquis de bonhomie sautillante et narquoise dans le personnage spirituellement farce du plus « feignant » des demi-frères du plus « feignant » des demi-dieux.

ROMAIN COOLUS.

Clichés Larcher. ERICHTONA (Mlle L. Demoulin) HERCULE (M. Tarride) ACTE Ier

XANTHIAS (M. Kerny) HANNON (M. G. Durand) ACTE II

Directeur : M. MANZI. Imprimerie Manzi, Joyant & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.

LA REINE DES EAUX DE TOILETTE

Paris 1798

LUBIN

SOCIÉTÉ SUISSE d'ASSURANCES GÉNÉRALES SUR LA VIE HUMAINE. DE ZURICH
MUTUELLE Fondée en 1857
Assurances en Cours : 150 MILLIONS
Tarifs et Renseignements sur Assurances et Rentes fmes sur demande.
A LA SUCCURSALE DE PARIS : 87, Rue St-Lazare.

EAU MINÉRALE ARSÉNICALE et FERRUGINEUSE
Source GUBER en Bosnie
Depôt chez tous les Mds d'Eaux Minérales et Pharmaciens.

LA SULFURINE
Bain sulfureux sans odeur

Possède exactement les propriétés du bain sulfureux ordinaire dit de Barèges, avec cet avantage que SANS ODEUR, n'altérant ni les metaux ni les peintures, il peut être pris CHEZ SOI et dans toutes les espèces de baignoires. La SULFURINE adoucit la peau, lui communique une grande blancheur et une souplesse extrême.
PHARMACIE LANGLEBERT. 55, rue des Petits-Champs, Paris, *et principales Pharmacies.*

EAU DE BOTOT Le seul Dentifrice approuvé par l'Académie de Médecine de Paris. *Exigez la Signature* BOTOT.

CHEMIN DE FER DU NORD

Avril 1901

PARIS-NORD à LONDRES

VIA CALAIS OU BOULOGNE

Quatre services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE

Tous les trains comportent des 2e classes

En outre, les trains de Malle de nuit partant de Paris-Nord pour Londres à 9 h. soir, et de Londres pour Paris-Nord à 9 h. soir prennent les voyageurs munis de billets directs de 3e classe.

PARIS-NORD A LONDRES

	1re 2e cl	1re 2e cl.	1re 2e cl.	1re 2e c.
PARIS-NORD. . . . . dép.	★ W.R. 9 30 m. via Calais	(★) 10 30 m. via Boulogne	(★) 11 50m. via Calais	9 » s. via Calais
LONDRES. . . . . arr.	4 50 s.	5 50 s.	7 30 s.	5 30 m

LONDRES A PARIS-NORD

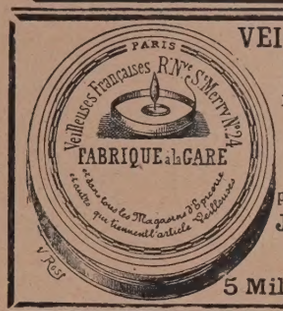
	1re 2e cl.	1re 2e cl.	1re 2e cl.	1re 2e 3e c
LONDRES . . . . . dép.	(★) (WR) 9 » m. via Calais	(★) 10 » m. via Boulogne	(★) 11 » m. via Calais	9 » s. via Calais
PARIS-NORD. . . . . arr.	4 55 s.	5 50 s.	7 » s.	5 50 m

(★) Trains composés avec les nouvelles voitures à couloir sur bogies de la Compagnie du Nord, comportant water-closet et lavabo.
(W.R.) Wagon-Restaurant. — Les voyageurs de 1re classe y ont seuls accès, les voyageurs de 2e classe n'y sont admis qu'en payant le supplément de 2e en 1re classe.

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE
(Via Calais)

La gare de PARIS-NORD, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les Grands Express Européens pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Belgique, la Hollande, l'Italie, les Indes, l'Egypte, etc., etc.

MÉDAILLE d'OR à l'Exposition Univlle de Paris 1900
VELOUTINE Poudre de Riz spéciale Préparée au Bismuth.
CH. FAY. Parfumeur, 9, r. de la Paix. Paris.



VEILLEUSES FRANÇAISES
Fabrique à la Gare
ACTUELLEMENT
RUE SAINT-MERRI, 11
Toutes nos boîtes portent en timbre sec JEUNET, Inventeur
VENTE ANNUELLE : 5 Millions de boîtes.

AUX PARFUMERIES RÉUNIES 26, r. Lafayette PARIS
SPÉCIALITÉ DE FARDS POUR ARTISTES

EAU DE SUEZ Le Seul DENTIFRICE ANTISEPTIQUE CONSERVE LES DENTS PARFUME la BOUCHE

Parfumerie V. RIGAUD
8, rue Vivienne, PARIS

Eau de Toilette KANANGA-OSAKA
D'une délicieuse fraîcheur, conserve à la peau l'incomparable éclat de la jeunesse.
Essence KANANGA-OSAKA
Savon KANANGA-OSAKA
Poudre de Riz KANANGA-OSAKA
EXTRAITS : MODERN STYLE — MIMOSA-RIVIERA
VIOLETA FRESCA — ŒILLET DE MYSORE — PARFUM DES ACTRICES

MODES CHAPEAUX DE VILLE & DE SOIRÉE
DORN
11, FAUBOURG SAINT-HONORÉ
Près la Rue Royale
TÉLÉPHONE : 232-85

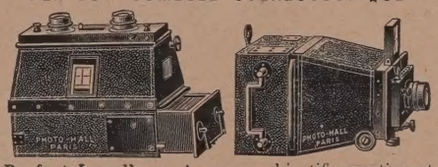
PORCELAINES ★ A LA PAIX ★ CRISTAUX
GEO. ROUARD, 34. Avenue de l'Opéra, PARIS
OUVERTURE DES AGRANDISSEMENTS
Nouveaux Rayons : LUSTRERIE ÉLECTRIQUE — ORFÈVRERIE — COUTELLERIE — FANTAISIES MÉTAL "GALLIA"
GRAND CHOIX de NOUVEAUX SERVICES DE TABLE ET CRISTAL

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHÉLIQUE ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANDÈS, Paris Bd St-Denis, 16

LA
PHOTOGRAPHIE
EN 1901

Créations spéciales du "PHOTO-HALL"
(Marque Déposée)

PERFECT JUMELLE STÉREOSCOPIQUE



Perfect Jumelle n° 1, avec objectif anastigmat Zeiss d'Iéna, série 11 à 1 : 8.	Format 6½ × 9.	225 fr.
	— 9 × 12.	275 fr.
Perfect Jumelle n° 2.	— 9 × 12.	325 fr.
Perfect Jumelle n° 3.	— 4,5 × 10,7	360 fr.
— —	— 8 × 16.	475 fr.

PHOTO-HALL
PARIS — 5, rue Scribe, 5 — PARIS
Envoi gratis sur demande du Catalogue général illustré

Chemins de Fer
De Paris-Lyon-Méditerranée

Billets d'aller et retour de 1re classe, valables vingt jours, délivrés pour Nice, Cannes et Menton

A l'occasion :
1° des Courses de Nice ; 2° du Carnaval de Nice ; 3° des Régates internationales de Cannes ; des Régates internationales de Nice et des vacances de Pâques.

Ces billets sont délivrés par les gares de Paris, Belfort, Vesoul, Besançon, Gray, Nevers, Is-sur-Tille, Dijon, Genève, Clermont-Ferrand, Saint-Etienne, Lyon, Grenoble, Cette et Nîmes.

La validité des dits billets est de vingt jours, y compris le jour de l'émission, avec faculté de prolongation de deux périodes de dix jours, moyennant le payement, pour chaque période, d'un supplément de dix pour cent.

Ces billets permettent aux voyageurs de s'arrêter, tant à l'aller qu'au retour, à deux gares de leur choix, à condition de faire viser leurs billets dès l'arrivée aux gares d'arrêt.

SAVON DENTIFRICE VIGIER Le Meilleur Antiseptique
Pharmacie VIGIER, 12, Boulé Bonne-Nouvelle. PARIS.

MAISONS RECOMMANDÉES

APPAREILS HERNIAIRES ET ORTHOPÉDIQUES DRAPIER ET FILS, 41, r. de Rivoli Cat. fre
BAPTÊMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères 12, RUE PERNELLE, PARIS.
BILLARDS. BATAILLE, 8, boul. Bonne-Nouvelle, PARIS
STORES. — MESNARD Jne, 154, Boul. St.-Germain
CHAMPAGNE LEMAITRE J. MARCHAND 368, r. St Honoré
CRÈME EXPRESS JUX SE TROUVE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS
ANTIRIDINE bÊTESTA : *12, rue Greffulhe, Paris.* — Préservation absolue. Disparition complète des rides. Le flacon : 6 f., *franco* 7 f.
ERNEST DIAMANT du CAP, 24, Bd des Italiens. IMITATION PARFAITE. — PRIX BON MARCHÉ.
GÉRARD (Léon). 18, rue Drouot. TABLEAUX MODERNES
POUR MAIGRIR ELIXIR DU Dr STENDHALLE, 8f LE FLACON. Pharm. LEMAIRE, 14, Rue de Grammont, Paris
F. KLEINBERGER, 9, r. de l'Échelle. TABLEAUX ANCIENS
THÉS Cie Anglaise, 23, place Vendôme. Maison fondée en 1823. Demander le Catalogue.
PÉTROLE HAHN LE TRÉSOR DE LA CHEVELURE EN VENTE PARTOUT
ABSINTHE BERGER COUVET (Suisse) MARSEILLE BUENOS-AYRES } TÉLÉPHONE 562. 40
Le Quina-Bruno aura son Panthéon, Les malades sauvés y graveront leur nom.

ANNONCES DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

VILLE DE PARIS

A adjr s. 1 ench. ch. des not. de Paris, le 23 avril 1901.
2 TERRAINS rue PELOUZE Surf. 295m12 et 564m29 M. à p. 325 fr. et 275 f. l m.
S'ad. aux not. : Mes DELORME, *rue Auber, 11,* et MAHOT DE LA QUERANTONNAIS, 14, r. des Pyramides, dép. de l'ench.

DÉPARTEMENT DE LA SEINE

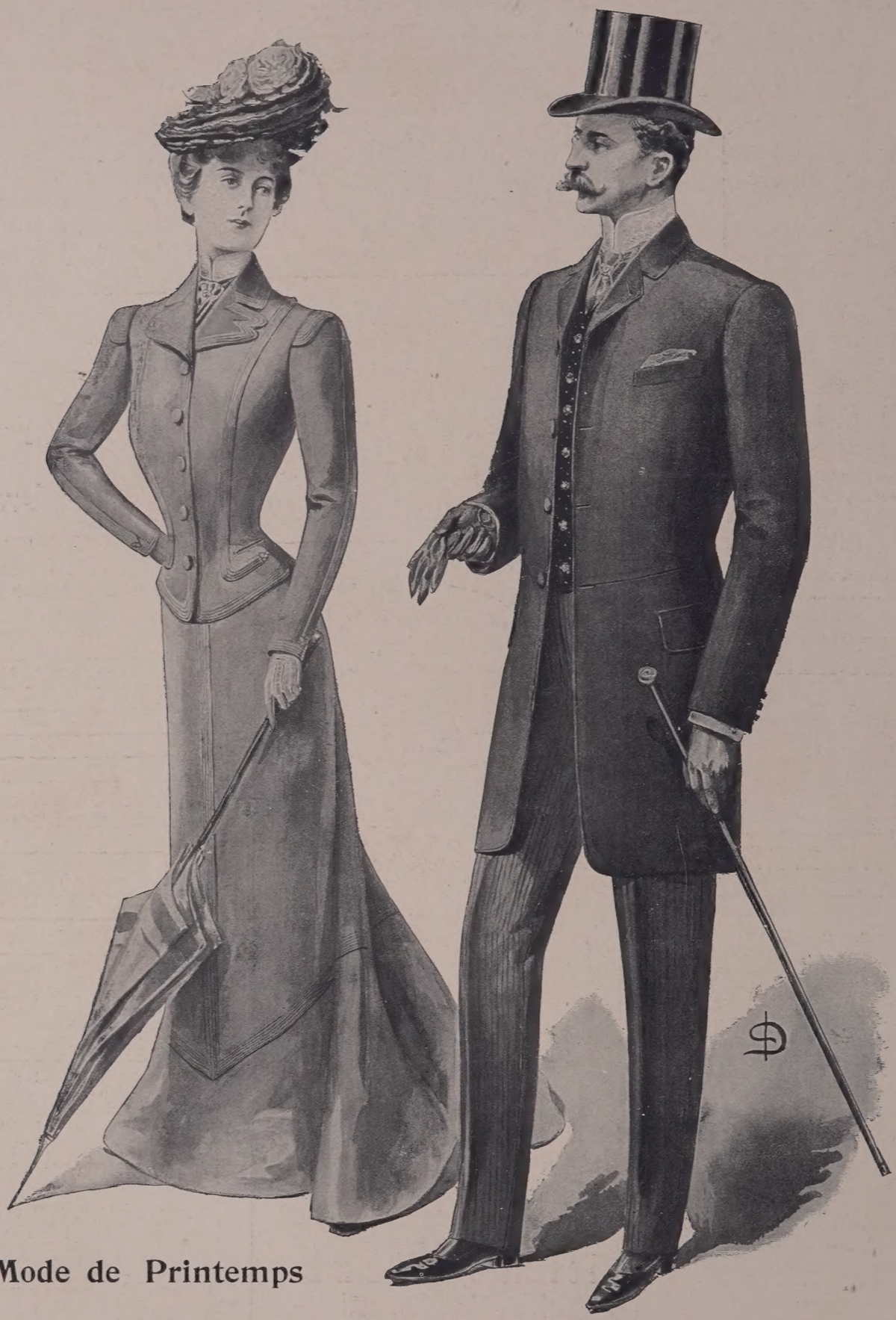
LOTISSEMENT des TERRAINS de MAZAS. A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris le 23 avril 3 TERRAINS r. Nouvelle et av. Daumesnil. Surf. 362m90 ; 302m96 ; 268m65 M. à p. 160, 200, 224 fr., le m. S'ad. aux not. Mes DELORME et MAHOT DE LA QUERANTONNAIS, 14, r. d. Pyramides, dép. de l'ench.

A TOUS VOS REPAS BUVEZ L'
EAU MATTONI
(Giesshübler). — La Reine des Eaux de Table.
Se trouve dans tous les Hôtels, bons Restaurants et Mds d'Eaux Minles

CHRONOMÈTRE avec Bulletin Officiel de Réglage de l'Observatoire de Besançon, sous le Contrôle de l'État.
ACIER 65fr. ARGENT 75fr. - OR 185fr.
Marche et Réglage absolus. 20 Ans de Garantie.
Pr les Commandes et les Catalogues, s'adresser à : l'UNION FRANÇAISE des OUVRIERS HORLOGERS à BESANÇON
DEMANDEZ "LA FRONTIÈRE" Chronomètre Militaire, V. Argt 25 fr.

Magasins Généraux de l'Ameublement
70, QUAI JEMMAPES, PARIS
30 à 40 % *meilleur marché que partout ailleurs.*

B. CASSIN & Cie AMEUBLEMENTS COMPLETS. — Installation de Villas, Hôtels, Appartements. — NICE, 3 & 4, rue du Palais



La Mode de Printemps

Belle Jardinière, 2, Rue du Pont-Neuf, Paris

Envoi franco des Catalogues illustrés et d'Échantillons sur demande

Seules Succursales : Paris, 1, place Clichy; Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes, Angers, Lille, Saintes